

Christophe HANCY

***Au nord par une montagne, au sud par un lac, à l'ouest par des chemins, à l'est par un cours d'eau : itinéraire d'un point de mire sur la cosmologie krasznahorkaienne***

*Résumé*

Auteur de grand talent mais peu connu en France, László Krasznahorkai n'en demeure pas moins un artiste des mots ; véritable chef-d'orchestre au phrasé abondant, éloquent et particulièrement soutenu, sa plume rend pensif, contemplatif et invite à l'introspection. L'univers littéraire qu'il propose lui est propre, et dans sa complexité et sa richesse, a par attribut propre de décontenancer le lecteur non averti. Ainsi par strates il requière une lecture minutieusement attentive et évidemment répétitive pour tendre à ne négliger que le strict minimum de la prise stylistique, de l'empreinte *magyare*, du Verbe, qui, ici fait chair. Cette contribution humble et modeste tend à donner un coup de loupe sur cet ensemble créatif singulièrement insolite.

*Mots-clés* : cosmogonie traditionnelle, dystopie, spiritualité, Japon, jardin, littérature, esthétique

*Abstract*

László Krasznahorkai is a gifted author, a genuine wordsmith who is relatively unknown in France. He is a true conductor with great and eloquent phrasing, making one pensive, contemplative and introspective. The unique and complex literary realm he proposes has the inherent attribute of disconcerting the uninformed reader. Thus, his work requires a careful and multilayered reading if one wishes to get as close as possible to his engaging style, to his *magyar* manner, a scrupulously careful layered reading is up to ones reading as the author's work requires it. This humble contribution hopes to give a quick glance into his original and creative work.

*Keywords*: traditional cosmogony, dystopia, spirituality, Japan, garden, literature, aesthetics

Véritable menhir dressé en un coin du cheminement de l'apostolat de László Krasznahorkai, ce roman paru en 2003 pour son édition originale en langue hongroise, puis en 2010 pour sa version traduite en langue française par celle que nous considérons comme le véritable chantre de l'œuvre plusieurs fois primée de l'auteur s'inscrivant au sein d'une dynamique mettant en proue la post-modernité. Il s'agit en effet d'un carnet de voyage aussi bien didactique du transformationnel sociétal que transfiguratif du social littéraire, culturel et spirituel. L'esthétisme est la clef de voute de l'édifice romanesque bâti de par cette œuvre, et le déroulement de notre démonstration s'efforce de suivre cette recherche de Beau et de Sacré. C'est

bien en avant par les termes « *mono no aware* », traduisible en français en « sensibilité par le fugace » (Yamasaki 2022), que le récit commence introduisant au détenteur de l'ouvrage une vision panoptique du Pays du Soleil Levant. Car les sociétés extrême-orientales, et nipponne tout particulièrement, sont très différentes de nos sociétés européennes. Pour un archipel qui a évolué de façon inédite, alternant la réclusion quasi totale à la modernisation à marche forcée, le modèle chinois à celui des occidentaux et le seul qui en période de guerre fut victime du feu nucléaire, il convient de prendre toute l'ampleur de l'altérité qui s'ouvre au fil des pages tournées du récit fantastique dans lequel nous plonge Krasznahorkai. La Beauté tient en effet du Sacré, mais il convient prestement d'en profiter, d'accaparer cet état de grâce, puisque par nature éphémère bien longtemps jamais il ne dure.

Nous nous attacherons à expliciter dans un temps premier les procédés principaux utilisés par l'auteur de l'ouvrage *Au nord par une montagne, au sud par un lac, à l'ouest par des chemins, à l'est par un cours d'eau*, afin de rendre compte de sa technicité toute particulière ; puis secondement nous tâcherons de mettre en avant les influences majeures qu'elles soient d'ordre culturel, civilisationnel, historique, artistique et bien entendu spirituel, qui maturèrent en l'esprit de l'écrivain et participèrent de la maïeutique de l'œuvre.

#### *À la croisée des mots, des chemins tracés*

La toute primeur de la désorientation revient au titre de grande longueur et assez peu évocateur en soi, si ce n'est l'énumération d'une suite de valeurs cardinales et d'éléments d'une organisation paysagère ou d'orientation dans l'espace. Le lecteur est dès la première de couverture averti du véritable dédale qui s'offre à lui, tant à son esprit qu'à son cœur, par la très forte émotion qui se dégage du déballage d'un ensemble directionnel déconcertant de prime abord, mais en tout et pour tout bien familier, à mesure que ces images s'impriment de choses connues, ça de lieux, là de souvenirs vécus. La disposition de ces vocables, ces étapes de manière ordonnée est bien salutaire au lecteur distrait baguenaudant dans les paragraphes, prompt à se retrouver bien seul dans les lignes, entouré de lettres, il est une boussole entre vos mains.

S'ensuit presque aussitôt une autre stupeur à peine quelques pages tournées, point de paragraphe premier, le récit s'ouvre directement au deuxième, un casse-tête chinois délicatement posé au-devant d'yeux néophytes et interdits. Il y a en l'état plusieurs points d'approche de cette omission délibérée du fugitif numéro un. L'identité réelle ou supposée du personnage principal, et sa filiation historique toute littéraire au *Genji monogatari*, le « Dit du Genji » de dame Murasaki à l'époque *Heian* (794–1192) ne serait-il pas le « Dit de Krasznahorkai » à notre époque contemporaine. Admettez à mesure de votre avancée dans la narration de cette palpitante aventure que vous ayez pu être ce même personnage principal, et par la même son extension ancestrale, et vous voilà nanti d'une clef de lecture supplémentaire à ajouter à votre trousseau. Reste à trouver les trous de serrures en lesquels ces sésames pourront être introduits, tant sont-ils multiples et divers. Ce manque supposé fait se déployer également un éventail de possibilités de sorte qu'il

est soit que l'on puisse raccrocher la locomotive en produisant soi-même un chapitre ou tout aussi naturellement recommencer le déroulé de l'histoire une fois arrivé à la fin. Une question de sens.

Le troisième écueil est de taille conséquente puisqu'il représente la forme de l'œuvre en sa quasi-totalité : une phraséologie sans commune mesure des standards habituels. Ces traits de caractères suivants vous apprendront à faire sa connaissance et mieux appréhender les rapports intimes que vous entretiendrez avec elle. De forte amplitude symbolique et significative, quelques rares exceptions mises à part, de bien belle longueur, très dense au degré informatif ; à la ponctuation bien éparse, ornée deçà delà de quelques virgules et points, elle est coquette et sait se parer de force détails, et parmi ses plus beaux atours une myriade d'informations d'intérêt, de locutions soutenues et un puissant éclectisme. La force et la prégnance de cet art langagier peu commode d'accès mais incomparablement subtil sont nous pouvons le dire cristallisées par l'usage de cette technique scripturale. Il est à nul doute penser que la langue hongroise de par sa typicité et sa nature unique : son caractère déclinant, agglomérant, à l'ordre modulable, et la vocalique dont le maître mot est l'harmonie, aura été un atout majeur dans l'érection de cet édifice littéraire.

La fin justifiant les moyens, à moins que ce ne soit l'inverse parfois, nous évoquons à présent l'enchâssement chronologique et topographique romanesque qui tient à la fois du voyage temporel, de l'expérience de mort imminente, du parcours onirique ou de quelconque état de transe. La profondeur dystopique, qui est en quelque sorte la patte de László Krasznahorkai, imprègne le Japon et sa dynastie impériale dans une certaine mélancolie de la résistance, un élan inextricable, une dynamique impérative de brutalité, de laideur, sans sacralité, omniprésente et omnipotente. À l'image de l'*uroboros* antique, la mort ne semblant qu'être la seule issue, l'unique dénouement à cette mouvance mortifère. Les dés sont jetés et ce dès le départ, force étant de constater qu'ils étaient pipés, tant la mise est raflée immanquablement. Et l'on a beau s'acharner à lancer et lancer de nouveau, le hasard tend à se faire capricieux, car jamais de gain l'on obtient. Le ridicule de l'escouade des gardes du petit-fils du prince, perdue sans le moindre repère, saoule de bière a en être hébétée, fait écho à sa déroute. La vulgarité d'un quai de gare vide, balayé par le vent, hanté par un cheminot automate et des distributeurs automatiques faisant paire. Le pathétique d'un ensemble templier bouddhiste rongé par l'usure des ans, au bouddha reclus abandonné à l'indifférence, à la collection de sutra sacrés laissée sans ménagement ; un édifice dont il ne reste que l'ombre du faste et du rayonnement, et dont le gardien absent brille par le grotesque de sa demeure sale et désordonnée. La peine devant l'agonie d'un animal martyrisé par la cruauté imbécile de l'Homme, et ne pouvant malgré tous ses efforts déployés, sa volonté mise à contribution, échapper ne serait-ce qu'une fois au coup du sort. Coquin de sort que celui de la destinée, celle à ces facettes mentionnées qui ne laissent rien présager d'autre que peine souffrance et abandon. Il apparaît certain que ces successions nauséabondes sont par voie d'accumulation à même de monopoliser l'espace et chasser toute dimension charmante, plaisante et inspiratrice de joie, mais gardons en mémoire la formule protectrice du début, car être encadré par les attributs naturels environnants induit tout de même un espoir.

Nous nous mettons en lieu et place du misérable corniaud martyr, venu trouver sa grâce au pied du majestueux ginkgo biloba, arbre aux quarante écus emblématiques, axe d'une arborescence vitale. Car c'est en acceptation de la fatalité et conscient de la présence d'une continuité transcendante que le pérégrin en quête spirituelle peut espérer trouver son jardin caché, véritable enjeu au cœur de l'intrigue proposée par Krasznahorkai.

### *À la genèse d'une cosmologie baroque*

Nous l'avons déjà précédemment énoncé, c'est une multitude d'influences qui est à l'origine de l'ouvrage *Au nord par une montagne, au sud par un lac, à l'ouest par des chemins, à l'est par un cours d'eau* de László Krasznahorkai, à commencer par ses voyages au Japon et son initiation à quelques traditions encore bien vivantes telles la calligraphie, la cérémonie du thé ou l'art jardinier.

Spirituel et religieux s'interconnectent comme modernité et tradition. Il est à savoir qu'au Japon, il n'est pas rare que quelqu'un baptisé dans la foi bouddhiste, se marie de façon chrétienne, et reçoive les derniers sacrements du shinto, la société s'est construite par force de l'Histoire avec des prélèvements et adjonctions ici et là, offrant un syncrétisme qui n'a pas de pareil. Attachons-nous aux apports les plus anciens, ceux issus de la cosmogonie chinoise, transmise par le *Tao*, la voie. Commune sans être identique à celle de l'Occident, la loi du Monde, en sa création, formation et évolution, régissant aussi l'Humanité est cyclique est bien structurée. Les civilisations se suivent sans forcément se ressembler laissant de nombreux apports derrière elles. Les marques de la Nature, telles le vent, la terre, ou l'eau, émaillent le récit de bout en bout, et ce dès le titre. Cela met en avant les principes élémentaires fondamentaux qui se différencient peu de ceux énoncés par le philosophe Bachelard, dans une Histoire d'une hypothèse sur les Quatre éléments : « [...] la lumière du feu, le diaphane de l'air, la mobilité de l'eau et la solidité de la terre [...] » (Bachelard 1948 : 74–97 ; Chevalier et Gheerbrant 1993 : 394–397), lui-même inspiré de la doctrine aristotélicienne qui y adjoint volontiers l'éther. Ainsi le *Wuxing*, les Cinq Mouvements, change ordre et termes mais reste l'essence de ce que ces éléments dégagent et le fait qu'ils participent de toutes choses par biais de polarités énergétiques ouranienne et chtonienne *Yin* et *Yang*. La première négative, associée au Ciel, la lune et la féminité ; la seconde positive, associée à la Terre, le soleil et le masculin. Ne faut y voir ici ni valorisation ni dévalorisation, mais bien complémentarité dans l'opposition, fécondité et harmonie. Car tout être vit en symbiose avec ces influences supérieures, mais participe aussi, dansant au milieu de ce grand bal cosmogonique. Déjà le grand stratège du royaume Wu, de l'époque des Printemps et Automnes (vers les VIII<sup>ème</sup>–V<sup>ème</sup> siècles avant notre ère), exhortait à qui se voulait paré des lauriers de la victoire sur les champs de batailles de prendre exemple en actions sur l'entreprise des éléments fondamentaux : « C'est pourquoi une armée doit être preste comme le vent, majestueuse comme la forêt, dévorante comme la flamme, inébranlable comme la montagne [...]. » (Sun 2011 : 45) Reprises au mot sous les termes de « *Fu rin ka zan* », elles servirent d'étendard au célèbre seigneur Takeda Shingen, le tigre de Kai, lors de l'époque du *Sengoku*

*Jidai* (1467–1603).

Des éléments structurants viennent à se manifester assurant support et soutien au Monde, et garantissant le lien étroit et d'interdépendance entre le Ciel et la Terre. Représentés par l'ensemble des verticales éminemment paysagères, mais aussi architecturales, les piliers, véritables méridiens de l'âme du Monde, en sont ces axes. Aussi le ginkgo en majesté aux vertus phytothérapeutiques et ses consorts le cyprès *hinoki*, le cerisier ou encore l'érable, tous présents dans la symbolique du shinto sous les apanages d'immortalité, de pureté, d'amour, et de sagesse, représentent autant d'avatars de l'arbre monde ou arbre de vie. Ornant certains paysages, ils ne sont souvent guère éloignés des lieux de cultes et d'importance. Sertis de *shimenawa*, des ceintures en paille de riz, ils manifestent la présence particulièrement importante d'une entité énergétique protectrice puissante, un kami en sa demeure, qui doit être révééré et que l'on ne doit pas déranger. Ils sont des manifestations partageant le quotidien du peuple nippon, depuis la sortie des eaux de l'archipel, opérée par le couple fondateur des temps primitifs Izanagi et Izanami, armé de la lance céleste, *ame no nuhoko*. L'élément bois n'est pas le seul à être mis à l'honneur si l'on reste dans cette acception axiale. La crête montagneuse dont l'archipel est hérissé, avec son fameux mont Fuji, le mont Hiei, à l'Est de Kyoto, enfin le Kurama, au Nord somptueuse résidence des *tengu*, créatures au long nez, ailées, parfois corvines. Ces chaînes se fixent de façon symbolique aux Kulun, cordillère légendaire de Chine, l'équivalent de l'Olympe, abritant Xiwangmu, la grande mère de l'Ouest.

D'un point de vue monumental enfin, les pagodes des temples fièrement dressées et renfermant leurs trésors, se placent dans le prolongement de cette recherche de stabilité, de direction et de contact entre les centres de polarités. Disons simplement l'équilibre, l'harmonie et le respect de la loi gouvernant le cosmos.

Le caractère esthétique paysager prend toute sa dimension avec la centralité du jardin, l'objectif secret, le cœur sacré du Christ caché au fond de l'ouvrage. C'est par la lecture d'un écrit « Les cent plus beaux jardins », que l'action se déclenche, une quête de ce qui fut et qui est perdu, une recherche du soustrait au commun, une initiation à un éveil pouvant amener l'élévation de l'âme. La notion du jardin merveilleux, dont l'accès est interdit au vulgum pecus à plusieurs ramifications. Il est dans les traditions antiques l'Eden, havre de paix d'Adam et Eve, le centre du labyrinthe de Crète renfermant la sagesse, jalousement gardée par le minotaure, c'est aussi l'une des merveilles du monde suspendue par le souverain Nabuchodonosor de Babylone. Le jardin au Japon prend une place spéciale, qui est bien différente du simple agrément, ou de la démonstration de faste à la mode occidentale, en ce qu'il personnifie le naturel en son aspect harmonieux, à l'esthétique maîtrisé. Il est une extension des forêts primordiales de l'archipel baigné par le pacifique. Nombre est le style, comme la technique et multiples les écoles en l'art d'élaborer, tenir et entretenir, ce qui in fine réplique microcosmiquement parlant le macrocosme le *tsukiyama-niwa*. Par exemple donné du *karesansui* ou jardin sec, un roc planté devient pic de haute altitude escarpée, un débordement de fin graviers ratisé de courbures et d'arabesques en sinuosité graphique, se plaît à ressembler à la mer du Japon déroulant la houle et ses vagues. Plus étroitement lié aux préceptes bouddhistes et à la cérémonie du thé, le *chaniwa* est le type de jardin que l'on trouve

près des temples. Il vise à offrir un spectacle de régularité, une atmosphère calme et familière, car souvent agrémenté de lampions, statuettes et pagodes entre autres fontaines et lacs le tout en miniatures. Les pas japonais servent à préserver la travail besogneux et scrupuleux des moines qui s'en occupent mais également à mener au pavillon à thé, où le maître, spécialement formé officiera à la cérémonie, en suite et fin de ce parcours où le but recherché est la purification, par le médium de la méditation profonde, consciente et pleinement active. Une constante reste toutefois de mise, même dans la somptuosité des productions paysagères, contrebalançant avec Versailles par exemple, la toute simplicité. Les jardins doivent être calibrés pour entrer en parfaite intégration de l'espace alentour et donner l'impression d'être dans la continuité naturelle de la mer qu'on peut voir au loin danser, dans la contiguïté de la pinède avoisinante. C'est à cette sobriété invraisemblable et par la même mirobolante que l'on s'attache sans trop comprendre, comme appelé, cet objet de la quête fait écho en une partie de nous tout en restant évasif. Le petit-fils du prince Genji, notre héros, habitué des facilités du service de la vie de cour, du confort d'un entourage à disposition, d'une escorte protectrice, du luxe des commodités, est confronté à sa propre nature profonde et solitaire, une prison dorée d'où l'on s'est échappé bat le rappel d'une lutte pour soi et contre soi, sa vie, sa santé, son salut, à l'épreuve d'une volonté mise à rude exercice.

C'est en effet par la pratique récurrente et quotidienne d'un recueillement et d'une concentration en silence que l'on prend la route illuminée du bodhisattva. L'état final recherché, est la défausse de tout lien à la matérialité, le redondant, le superflu, de tout ce qui est entaché par la loi de causalité karmique. Le processus réincarnationniste n'est pas une fin en soi, tant il faut chercher à se rapprocher de Bouddha par l'exemple qu'il a donné (Ricard 2013). L'*enso*, ou vacuité du bouddhisme *zen*, est une dimension ultime de la réalité, elle est universelle, et fait de tous un tout. Il ne s'agit point là d'un concept purement nihiliste, mais d'une recherche de la pureté totale débarrassée de tout artifice extérieur, car l'autre ici est l'enfer, selon la formule consacrée du *Huis clos* (Sartre 1947 : 93). La disparition de tout appartenance, manifestation et expression égotique au final permet la véritable profusion créatrice, une succession libre d'apparitions, de transformations, d'évanescences, ne faire plus qu'un avec le Bouddha. C'est le lien direct entre les énergies créatrices primordiales, sans plus aucun intermédiaire, ni illusions artificielles qui est promis à l'ascète pieux et rigoureux. Il revêt enfin l'attribut de l'infinité comme absolu. La vie éternelle promise au sein du paradis chrétien, à la droite du père, et réuni avec le fils sacrifié pour la multitude en rémission des péchés.

Au sein du récit, ces éléments sont fortement prégnants. La dimension abstraite et perturbante du vide, est sensible en plusieurs points. Les lieux pour commencer sont excessivement peu fréquentés pour une ville aussi grande que Kyoto, et pour un pays peuplé comme le Japon. Quais de gares, grandes artères, quartiers résidentiels et complexe templier sont dépourvus de presque toute vie. Fuyante et éphémère, cette chaleur, cette effervescence fluide du vital incarné par l'Homme ne se rencontre que çà et là, fort peu de fois. Zéphyr déblaye de son souffle les espaces sauvages et bâtis, lointains et proches et organise le spectacle de grands amas de nuages imposants peuplant le ciel, offrant comme à l'aune d'un

miroir un reflet grouillant et populeux à la terre stasique et déserte. L'opposition apposée entre l'ordre naturel induit par le jardin caché et le brouillon des futilités terrestres est éloquente ; par endroit s'expose là à notre œil voyeur et indiscret le quotidien misérable et inepte du gardien du temple au détour d'une chambrée où règnent saleté et capharnaüm. C'est par ailleurs en scène au-devant de ce calamiteux décor, que nous revivons en direct, comme si nous y étions témoins oculaires, le débat ardent et surchauffé sur la théorie des ensembles mathématiques, la guerre entre ordonné et infini, de Cantor Georg et son maître Kronecker Leopold. L'infini possibilité de l'Univers, tant par le quantifiable que par le qualitatif rappelle à l'immortalité, à la nature de l'âme, au rapport à la mort et au concept dit d'au-delà (Guénon 1984 : 13–18).

En conclusion de notre exercice, nous ne pouvons que partager avec vous l'apport essentiel que fut celui de Krasznahorkai à notre personne. Découvert par le fruit du plus grand hasard, il reste présent dans notre quotidien, tant ses écrits se sont imprimés à notre peau, en notre chair. Le réalisme est tellement saisissant dans cette dystopie, qu'il est possible de transposer l'action, les personnages, les lieux, aux scènes et acteurs de notre environnement quotidien, et ce à mesure toujours plus grande que l'on subit de plein fouet la marche du monde, l'évolution sociétale, le progrès péremptoire. Toute la cosmologie, pour ainsi dire l'univers krasznahorkaïen prend bonne place au sein de cet ensemble superstructurel, qui pourtant a fortement changé depuis la parution de son œuvre ; sa technique complète comme sophistiquée reste toujours aussi efficace. Le pouvoir de la subjectivité gouvernant l'ensemble de cet article, il est fort à parier que nombre d'entre vous, lecteurs y verront une toute autre esthétique, un autre art, une présence ou non de sacralité. Nous ne pouvons que vous encourager par l'entremise de ce frêle manifeste de notre parcours de vie au travers de cette œuvre, à vous engager vous également sur le chemin de la quête de Vérité.

UNIVERSITÉ DE SZEGED  
*diplômé cursus Master*  
cy.nah.hc@gmail.com

## **BIBLIOGRAPHIE**

BACHELARD, Gaston (1948). *La terre et les rêveries du repos*, Paris : Librairies José Corti.

CHEVALIER, Jean, Alain GHEERBRANT (1993). *Dictionnaire des symboles, mythes, rêves, coutumes, gestes, formes, figures, couleurs, nombres*, Paris : Éditions Robert Laffont / Jupiter.

GUÉNON, René (1984). *Les États multiples de l'Être*, Paris : Éditions Véga.

KRASZNAHORKAI, László (2017). *Au nord par une montagne, au sud par un lac, à l'ouest par des chemins, à l'est par un cours d'eau*, traduit du hongrois par Joëlle DUFEUILLY. Arles : Actes Sud [2010].

RICARD, Matthieu (2013). « Questions sur la réincarnation », [En ligne] <https://www.matthieuricard.org>. Consulté le 18 juin 2024.

SUN, Zi (2011). *L'Art de la Guerre*. Traduit de l'anglais par Helena LEIBOVICI, d'après la traduction du chinois par James TRAPP, Paris : Guy Trédaniel éditeur. [~VI<sup>ème</sup> siècle av. J.-C.].

YAMASAKI, Junko (2022). « Entretien personnel sur l'Esthétisme, la Beauté et le Sacré au Japon », Nice, [En ligne] <https://www.junko-yamasaki.com>. Consulté le 18 juin 2024.